HAL
open science

Le pyrénéisme est-il un possibilisme ?

Xavier Arnauld de Sartre

To cite this version:

Xavier Arnauld de Sartre. Le pyrénéisme est-il un possibilisme ?. Sud-Ouest Européen, 2011, 32, pp.117-128. halshs-00768273

HAL Id: halshs-00768273

https://shs.hal.science/halshs-00768273v1

Submitted on 21 Dec 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le pyrénéisme est-il un possibilisme ?

Quand un regard construit et hérité médiatise le rapport au milieu

Arnauld de Sartre, Xavier[1]

Résumé.

Le pyrénéisme, en particulier dans sa forme de pratique de difficulté de la montagne pyrénéenne, est un mouvement vieux de deux siècles qui revendique une pratique de l'alpinisme dont l'originalité serait assurée, principalement, par la forme de la montagne pyrénéenne et par l'esprit de ses membres. Prenant au sérieux ces arguments et allant au-delà des analyses qui font du pyrénéisme un simple outil de distinction, nous montrons dans cet article que les pyrénéistes établissent un rapport original à eux-mêmes et à la montagne. Nous analysons, en particulier par le biais du récit, véritable clef de voûte du pyrénéisme, comment celui-ci peut être perçu comme une forme archétypale de possibilisme, c'est-à-dire de relation construite et choisie au milieu.

Mots-clefs :

Alpinisme, pyrénéisme, possibilisme, géographie, Pyrénées

Resumo

El pyreneismo, en particular el pyreneismo de dificultad, es un movimiento viejo de dos seculos quien reinvidica una practica del alpinismo cuya originalidad es devida, principalmente, a la forma de montaña y a la actitud de sus miembros. Levando a serio estos argumentos, para ir mas allá de los análisis que consideran el pyreneismo como una estrategia de distinción social, mostramos en este articulo la relación con la montaña y con si mismo estabelicida por este grupo. Analizamos también, a partir un análisis de los discursos pireneistas, como este movimiento puede ser considerado como una forma archetypal de posibilísimo, de relación construida y elegida con el medio ambiente.

Le pyrénéisme… ce néologisme, vieux maintenant de plus de cent ans, est quasiment inconnu hors du cercle étroit des montagnards et / ou des Pyrénéens. Il vise à distinguer une forme d'identification élective à un lieu et à un groupe social d'une exceptionnelle longévité (si presque deux cent ans séparent les premiers pyrénéistes de leurs héritiers actuels, le groupe social s'auto identifie depuis une centaine d'années), en même temps qu'une activité sportive, artistique et éditoriale intense et originale : quatre maisons d'éditions au moins publient en partie ou uniquement des ouvrages dédiés au pyrénéisme (Milan Presse, Sud-Ouest éditions, les Éditions du Pin à Crochets, la Balaguère), plusieurs revues paraissent pluri annuellement dans sa veine (*Pyrénées*, *Revue pyrénéenne* et les *Feuilles du Pin à Crochets*), de nombreux sites Web lui sont consacrés[2] alors que plusieurs montagnards de haut niveau sont issus de ses rangs et que nombreux sont ceux qui, aujourd'hui ou hier, ont donné sens à leur pratique et leur « amour de la montagne » par le pyrénéisme.

[1] Chargé de recherches, UMR Société environnement territoire, UMR 5603 du Centre national de la recherche scientifique et de l'Université de Pau et des Pays de l'Adour.

Adresse : SET/IRSAM, Université de Pau et des Pays de l'Adour, 64000 Pau

Courriel : xavier.arnauld@univ-pau.fr

[2] 130 sites Web sont répertoriés sur l'anneau pyrénéen, qui vise à recenser l'ensemble du Web sur les Pyrénées (http://www.bigorre.org/ring/) – la plupart d'entre eux étant des sites commerciaux et/ou touristiques. De ces 130 sites, 7 peuvent être considérés comme spécifiquement pyrénéistes, alors que de nombreux autres sites font référence ou se réclament du mouvement. Cette liste, évidemment, ne prend pas en compte les blogs de Pyrénénistes.

Ce fait en lui-même pourrait justifier une étude de cette association à l'institutionnalisation variable selon les époques. En se fondant sur la description des pseudo institutions pyrénéistes et l'analyse du rôle joué par ses membres les plus actifs et les plus influents, on pourrait essayer de comprendre son étonnante longévité, voire les fonctions qu'elle peut bien remplir. Le fait que le mot ait été construit peu de temps après celui d'alpinisme, que l'alpinisme serve souvent de repoussoir aux pyrénéistes mais que l'histoire des deux mouvements ne soit pas si différente peut justifier que R. de Bellefon considère que « l'invention [du pyrénéisme], sans contenus véritables, a le mérite d'obliger les alpinistes et leurs commentateurs à ne pas oublier nos montagnes "alpinistiquement secondaires" ! Créant un sentiment identitaire, elle a permis aux amoureux des Pyrénées de se retrouver, ce qui n'est déjà pas si mal… »[3].

Une telle analyse, pour intéressante qu'elle soit, passe cependant à côté d'une caractéristique centrale de ce mouvement : le rapport particulier que les pyrénéistes établissent avec leur montagne éponyme. Ce rapport, loin de pouvoir être qualifié simplement, mérite une étude en soi tant il paraît symptomatique des rapports à la fois construits et hérités que peuvent nouer des individus, au départ très différents, avec un milieu. Ces rapports, nous le verrons, permettent à nos pyrénéistes de se « sentir pleinement humains » – de les faire émerger comme sujets « ascensionnant, sentant et écrivant ».

Nous serons amené à construire, tout au long de cet article, le pyrénéisme comme un rapport au milieu médiatisé par une culture particulière, forme presque archétypale de possibilisme. Mais avant cela, il faudra bien évidemment commencer par décrire et qualifier ce mouvement et ses fonctions – dans la veine que nous avons brièvement esquissée ci-dessus. Cette caractérisation permettra de poser les bases de l'étude des rapports au milieu qu'implique le pyrénéisme, avant finalement de montrer en quoi ces rapports permettent à des hommes, aux univers d'origine assez différents, de se sentir exister en tant que sujets acteurs de leur propre pratique de la montagne.

LE PYRENEISME, UN ASSOCIATIVISME

Le pyrénéisme peut être, en première analyse, considéré comme une forme d'identification élective à un lieu et à un groupe social inscrite dans une temporalité assez longue et marquée par une forte activité sportive et éditoriale. Elle confère en outre une identité personnelle et collective forte à ceux qui se réclament du pyrénéisme.

L'expression pyrénéisme en elle-même apparaît pour la première fois au tournant au XIXe siècle, sous la plume du premier historien du mouvement, Henri Beraldi. Ce dernier met pour la première fois ensemble et en cohérence des aventures qui jusque-là « avaient pu paraître individuelles ». Le premier pyrénéiste distingué[4], Ramond de Carbonnières (1755-1827), possède toutes les caractéristiques du pyrénéiste idéal-typique : secrétaire du Duc de Rohan venu en cure accompagner son maître en difficulté après son implication dans l'affaire du collier de la Reine, il sut se distinguer de la « foule peu intéressante des curistes » pour aborder les Pyrénées comme scientifique (les découvertes qu'il fit dans les Pyrénées le feront entrer à l'Académie des sciences, Mayoux, 1995), sportif de bon niveau (ses marches au Pic du Midi de Bigorre le rendent célèbre), découvreur d'itinéraires (n'a-t-il pas fait la « première » répertoriée au Mont Perdu, deuxième sommet des Pyrénées et « découvert » le passage par la brèche de Tuquerouye) et un écrivain (il publia trois ouvrages sur les Pyrénées).

Tout est là pour tracer les grands traits du pyrénéiste : urbain d'origine mais pris de passion pour les montagnes pyrénéennes ; c'est un sportif mais un sportif qui se distingue de la foule, qui cherche des itinéraires nouveaux et qui, surtout, raconte ses ascensions et en fait une œuvre partagée, soit par la science (comme ce fut le cas pour Ramond et Schrader), soit par la littérature (comme plus tard Henri Russell), soit encore par la peinture (Schrader encore, Saule-Sorbé, 1995) (Berdoulay, dir., 1995). Ce n'est pas un hasard si « l'acte de naissance du pyrénéisme », comme le dit Beraldi, est non pas l'ascension du Mont Perdu mais la publication en 1789 des *Observations faites dans les Pyrénées* de Ramond.

[3] Renaud de Bellefon, in Hélène Saule-Sorbé et Renaud de Bellefon, 1999, p. 683.

[4] Numa Broc considère que Ramond de Carbonnière est pour les Pyrénées ce que Ferdinand de Saussure fut pour les Alpes, c'est-à-dire « qu'il attire l'attention du public cultivé sur la montagne » en même temps qu'il réalise quelques-unes de ascensions les plus marquantes des débuts de l'alpinisme (Broc, 1991).

Le pyrénéisme, dira Beraldi, est fondé sur le triptyque « ascensionner, sentir, écrire »[5]. Qu'une seule de ces dimensions manque, et le pyrénéiste n'est pas complet. Cette définition a connu une postérité telle qu'au début du XXIe siècle, sur le support de la toile, les auteurs du site Pyrénées déclarent que « le portrait-robot du pyrénéiste serait donc d'avoir des compétences multiples, scientifiques et artistiques, une sensibilité romantique, un grand appétit de course, être un explorateur, avoir une volonté de communiquer ses expériences et ses connaissances… »[6].

À ces qualités propres à chaque personne mais développées en groupe, il en faut en rajouter une que les premiers pyrénéistes n'auraient pu avoir mais qui petit-à-petit a joué un rôle majeur dans la structuration du groupe : la connaissance de sa propre histoire. Parlant de pyrénéistes très actifs dans l'histoire du mouvement, les frères (jumeaux) Ravier, Robert Ollivier écrit d'eux que « (...) [leurs] qualités exceptionnelles de grimpeur ne les empêchaient pas d'apprécier la montagne sous tous ses aspects : ce sont des pyrénéistes complets, ils n'ignorent rien de l'histoire des Pyrénées »[7]. Connaître l'histoire du mouvement apparaît comme la condition pour être un « pyrénéiste complet ». De fait, de nombreuses reconstitutions historiques émaillent la production éditoriale pyrénéiste et servent toujours d'introduction aux topo-guides actuellement publiés. L'introduction à la partie concernant le Pic du Midi d'Ossau, haut lieu pyrénéiste, commence ainsi :

> « Cette très vieille montagne, résidu d'un volcan gigantesque de l'ère primaire, demeure le plus moderne des sommets pyrénéens. (…) Afin d'éclairer lecteurs et grimpeurs de toutes catégories sur le contenu, les buts et les limites du chapitre consacré à l'Ossau, un survol rapide de l'histoire de cette montagne nous paraît intéressant »[8].

C'est par l'histoire du pyrénéisme que la montagne, et sa pratique actuelle, prennent sens. Pour qui sait la lire, la face d'une montagne particulièrement convoitée est un livre d'histoire des différentes générations et techniques d'escalade ; elle renvoie à des succès et des échecs, des légendes et des mythes, des hauts-faits et des statuts contestés. À ce titre, la face nord du Vignemale ou les différents éperons rocheux du Pic du Midi d'Ossau sont des livres ouverts. Tout pyrénéiste se doit de connaître cette histoire, ne serait-ce que parce que c'est de cette connaissance que pourra naître l'idée d'un itinéraire ou d'un fait technique nouveau, d'une liberté prise par rapport aux grands ancêtres qui pourra permettre un nouveau haut fait.

> « Le pyrénéisme n'aurait pas d'histoire et se réduirait à la plus monotone nomenclature si, génération après génération, nous répétions les mêmes gestes stéréotypés, obéissant à des méthodes identiques, à des aspirations inchangées, à une pensée calque des pensées précédentes. Cette imitation servile des esprits et des procédés étoufferait la personnalité et ne laisserait aucune place au génie, à la séduisante fantaisie »[9].

La connaissance de l'histoire permet de magnifier son dépassement, donnant véritablement sens à l'innovation. Mais cela va plus loin, car c'est en s'insérant dans un récit historique que le pyrénéisme, finalement, se développe. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si le mot pyrénéisme apparaît pour la première fois dans un récit historique, celui de Beraldi… Car ce qui fait le pyrénéisme, ce qui soude ces expériences menées en des temps différents, c'est non seulement le lieu – les Pyrénées – mais c'est aussi l'histoire :

> « Les Pyrénées bordent l'Afrique et se baignent dans l'Atlantique et la Méditerranée. Ce raccourci géographique situe une chaîne de massifs longtemps tenue pour archaïque. À tort, puisque renouvelant, au fil des générations, sa propre image. Depuis deux siècles, la conquête, l'exploration, la connaissance de ces montagnes ont marqué les grands moments d'une épopée où l'enthousiasme, la passion, la recherche et le goût des sensations ont défini un comportement, une manière d'être et d'accueillir, raffinée et subtile : le pyrénéisme. »[10]

---

[5] « L'idéal du pyrénéiste est de savoir à la fois ascensionner, écrire, et sentir. S'il écrit sans monter, il ne peut rien. S'il monte sans écrire, il ne laisse rien. Si, montant, il relate sec, il ne laisse rien qu'un document, qui peut être il est vrai de haut intérêt. Si – chose rare – il monte, écrit et sent, si en un mot il est le peintre d'une nature spéciale, le peintre de la montagne, il laisse un vrai livre, admirable. » Henri Beraldi, 1908.

[6] Référence captée sur le site web http://www.pyreneisme.net en octobre 2007.

[7] Source – Robert Ollivier et André Etchelecou, 1976

[8] Robert Ollivier, dir., 1990, p. 221.

[9] Georges Cadier, cité par Robert Ollivier, 1990

[10] Chritian Galau, Jean et P. Ravier, *Préface*, In Ribat, 1998, p. 9.

Si ces différentes dimensions font le pyrénéisme (le mariage entre verbe et piolet, la connaissance de l'histoire et une certaine confraternité), un troisième aspect a pu, aux temps forts du mouvement, consacrer l'appartenance à un cercle étroit de pyrénéistes : l'adhésion à une association fermée, le Groupe pyrénéen de haute montagne (GPHM). Ce cercle ouvert seulement aux initiés a été fondé par Robert Ollivier puis animé par les frères Ravier, qui comptent parmi les plus grands noms du pyrénéisme du XXe siècle, pour répondre à la fois au Groupe de haute montagne (GHM de Chamonix), trop alpiniste aux yeux de ses fondateurs, et au Groupe des jeunes (GDJ), spécifiquement pyrénéen mais d'un niveau technique jugé comme trop peu élevé par les fondateurs du pyrénéisme qui souhaitaient porter haut les couleurs de l'alpinisme dans les Pyrénées[11]. La fondation du GPHM s'est faite dans un haut lieu historique du mouvement (l'Hôtel des voyageurs à Gavarnie[12]) et a été suivie d'une ascension elle aussi historique[13]. Par la suite, le groupe a publié sa propre revue (*Altitude*), ses topos guides, fait ses rencontres annuelles et crée de multiples occasions de sociabilité.

La manière dont se décide l'adhésion à l'association est caractéristique de ce qu'a pu être le pyrénéisme : n'est pas membre du GPHM qui veut. Il faut pour y entrer présenter une liste de courses composée de voies incontournables et permettant, par l'attribution d'un certain nombre de points à chaque fois, d'atteindre un « score » nécessaire à l'intégration ; à cette condition, technique, s'ajoute la nécessité d'être présenté par un membre du GPHM qui se porte garant des qualités de montagnards de l'impétrant. Ces deux conditions permettent aux candidats à l'association de présenter leur candidature devant l'Assemblée générale, réunie biannuellement. Prenons note dans le numéro de 1969 d'*Altitude* de l'accueil réservé à deux candidatures :

> « J. Colomer a déjà fait acte de candidature lors de la réunion de Pombie, mais, pour des raisons tout à fait étrangères à sa qualification et à sa compétence montagnardes, une suite favorable n'avait pu être donnée à sa demande à ce moment-là. Il devait heureusement en être tout autrement cette fois – il ne pouvait d'ailleurs en être différemment, eu égard à l'intérêt porté à notre groupe par J. Colomer, à la liste de courses qui est la sienne et à sa qualité enfin de montagnard. Pratiquant régulièrement et continûment la montagne difficile depuis une dizaine d'années, principalement dans les massifs du versant espagnol des Pyrénées, il est aussi parti à deux reprises en expédition (Kenya et Aioui) et il fait preuve également d'une activité intense et multiforme (conférences, articles, photographies, etc.), on a pu d'ailleurs remarquer que cette chronique a plusieurs fois tiré profit de la collaboration spontanément apportée par J. Colomer aux rédacteurs d'*Altitude* (…). À propos de deux autres candidatures de grimpeurs de tras los montes auxquelles il fut jugé préférable de ne pas donner suite dans l'immédiat, nos camarades catalans devaient manifester le soucis de préserver le renom du GPHM en maintenant toujours aussi élevé son niveau et donc sérieusement sélectives les conditions d'admission. Afin d'éviter les demandes d'admission un peu prématurées de candidats insuffisamment informés et insuffisamment connus des membres français du groupe, une commission de trois camarades barcelonais fut chargée de se mettre en contact avec eux »[14].

S'il est rare, à l'époque à laquelle ces admissions ont lieu, de voir des candidats au GPHM être éconduits, on constate bien le caractère fermé de cette association qui en plus d'un certain élitisme en termes de niveau technique exige des « qualités de montagnards » connues par les membres du groupe. Cette activité de sélection des membres occupe la quasi totalité du compte-rendu des activités du groupe ; ce fait est à lui seul assez significatif de la mission de sélection que s'est fixée le GPHM, même si cela s'explique en partie aussi par le fait que la revue publie les récits de montagne et que les séances de présentation du photographies ou de films, autant d'éléments qui n'apparaissent pas dans les comptes-rendus de réunion.

---

[11] Le GPHM est « un groupe académique de montagne auquel est assigné un triple but : réunir les meilleurs grimpeurs des Pyrénées, faciliter la formation de fortes cordées et promouvoir le pyrénéisme au rang de l'alpinisme national puis international » Jean et Pierre Ravier, 2006, p. 10.

[12] C'est de cet hôtel, situé au bout du village de Gavarnie, au départ du chemin qui mène au fond du cirque, que partaient tous les premiers pyrénéistes. Louis Audoubert fait le récit suivant de sa première nuit en ce lieu : « À vingt ans, je fus invité à manger l'isard à l'hôtel du Cirque, près de Gavarnie, que tenait le père Vergez-Bellou. La salle des guides de ce sanctuaire de l'épopée pyrénéiste avait vu passer Bazillac, Brulle, de Monts, les Passet et Henry Russell. On me fit toucher le piolet de Salles. J'eus l'impression, ce jour-là, de vivre une véritable intronisation ». Louis Audoubert, 1993, p. 13.

[13] L'ascension du couloir de Gaube, alors réussie une seule et unique fois et réputée impossible suite au prétendu déplacement d'un bloc par Jean Arlaud, le président fondateur du Groupe des jeunes auquel, justement, le GPHM veut s'opposer.

[14] Jean et Pierre Ravier, 1969, p. 107 et 112

La disparition du GPHM et de sa revue signifie certes la disparition d'une conception idéal-typique du pyrénéisme – mais elle ne marque pas pour autant la fin du pyrénéisme. Nous avons déjà mentionné les multiples manifestations du pyrénéisme contemporain. Sans entrer, dans le cadre de ce chapitre, dans une caractérisation des multiples manifestations du pyrénéisme, dans le temps et aujourd'hui, nous allons nous intéresser particulièrement à ces pyrénéistes particulièrement actifs dans les années 1930-70 et à leurs héritiers assumés afin de comprendre ce qui fait l'essence d'un certain pyrénéisme[15], le pyrénéisme marqué par la pratique sportive de la montagne.

Que peut bien signifier ce mouvement ? Comment le comprendre, comment lui donner sens ? On peut répondre à une telle question par une approche fonctionnaliste, et il serait absurde de ne pas le faire tant la dimension identitaire et distinctive du mouvement apparaît évidente. Mais nous verrons, au fur et à mesure de notre développement, que celle-ci ne saurait réduire le sens du pyrénéisme.

LE PYRENEISME EST-IL « L'INVENTION D'UN CHAUVINISME » ?

Il est impossible de comprendre le pyrénéisme sans se référer à l'alpinisme : c'est par opposition à l'alpinisme que le néologisme a été formé, et que les pyrénéistes s'identifient. On pourrait citer d'innombrables textes opposant~~s~~ pyrénéistes à alpinistes (il n'est pas exagéré d'écrire que tout écrit définissant le pyrénéisme contient une référence à l'alpinisme) ; ceux-ci en revenant toujours, finalement, aux mêmes arguments, nous en retiendrons deux, particulièrement significatifs. Patrice de Bellefon, guide de haute montagne, auteur de plusieurs livres pyrénéistes et engagé dans la protection de l'environnement dans les Pyrénées (autant de points qui font de lui un grand pyrénéiste contemporain) écrit ainsi :

> « Reconnaissons que le triomphe du mot alpinisme n'est certainement pas étranger à la naissance de notre pyrénéisme. (...) C'est sûr, le pyrénéisme est l'invention d'un chauvinisme. L'alpinisme est un vocable plus spectaculaire, plus sportif, et surtout plus aigu [que le pyrénéisme]. L'alpinisme est un sport auquel nombre de parois pyrénéennes se prêtent, et ce pour la plus grande satisfaction de ceux qui les découvrent. Mais ce n'est pas le pyrénéisme. La nuance qu'apporte le pyrénéisme [par rapport à l'alpinisme] n'est cependant pas superficielle. L'andinisme et l'himalayisme seraient donc seulement des degrés plus forts et plus élevés de l'alpinisme, tandis que le pyrénéisme est d'un tout autre ordre. Dans les Pyrénées, à quelques exceptions près, tous les hauts sommets offrent au moins une voie facile, laissant le pyrénéiste libre de toute préoccupation sportive ou de conquête. Son esprit est plus disponible pour d'autres joies, d'autres curiosités, pour laisser vagabonder son imagination »[16].

Son propos est assez clair : le pyrénéisme ne saurait être confondu avec l'alpinisme. Parce que la montagne pyrénéenne autorise l'accès par des voies faciles, elle permettrait la rêverie y compris à celui qui pratique des voies difficiles… C'est la montagne pyrénéenne qui ferait le pyrénéiste :

> « L'alpinisme évolue dans un monde d'où l'homme est absent. Le pyrénéiste intègre le vivant et le culturel dans le paysage : à ses yeux, lieu de rencontre, lieu d'échange. Toute la différence entre l'esprit de conquête et celui de partage »[17]

Dans ces écrits, la richesse du pyrénéisme tient à ce qui ferait sa différence d'avec l'alpinisme : le rapport au milieu et le partage avec d'autres personnes. Résumé ainsi, sans chercher à prendre au sérieux les arguments avancés par les pyrénéistes pour justifier leur différence, on peut comprendre le pyrénéisme comme un « chauvinisme » selon les propres termes de P. de Bellefon, une stratégie de distinction pour reprendre ceux de P. Bourdieu (1985), que l'on expliquerait de la manière suivante : pratiquant leur sport sur une montagne dotée de parois qui, en été au moins, ne tiennent pas la comparaison avec les parois alpines, les pyrénéistes sont, forcément, des sportifs de moindre niveau que les alpinistes. La comparaison tournant presque systématiquement à leur désavantage, il ne reste pour se distinguer, au sens bourdieusien du terme, qu'à changer de registre. Cette explication, qui fait du pyrénéisme une construction mentale dont la fonction est distinctive, peut être renforcée par une autre distinction que permet le pyrénéiste, distinction interne aux pratiquants de la montagne pyrénéenne.

C'est un fait : les Pyrénées ont été découvertes par les curistes, ces clients du thermalisme qui

[15] La déclinaison de cette essence en multiples identités pyrénéistes sera l'objet d'une autre publication à venir.
[16] Source – Patrice de Bellefon, 1976.
[17] Source – Joseph Ribas, *op. cit.*, p. 15.

venaient se refaire une santé en montagne (Chadefaud, 1988 ; Broc, 1991 ; Briffaud, 1994). Ramond de Carbonnières, pour ne citer que lui, est venu dans les Pyrénées en visite aux cures. Mais ce qui, dans l'historiographie pyrénéiste, fonde Ramond en tant que pyrénéiste, c'est justement d'avoir su rompre avec les curistes. Le pyrénéiste n'est pas quelqu'un du commun. Plus largement, le thermalisme préfigure ce que sera, quelques années plus tard, le tourisme. C'est avec la même hargne qu'aujourd'hui, les pyrénéistes se distinguent des touristes et de ceux qui, plus largement, ont une pratique jugée vulgaire de la montagne. Le Pyrénéisme regroupe une sorte d'élite qui se distingue par une pratique particulière de la montagne. Cette explication fonctionnaliste a une certaine efficacité : elle permet d'expliquer certains aspects du pyrénéisme, certains débats passionnés.

Le GPHM reprend bien cette double tendance à l'exclusion du pyrénéisme : fondé en réponse au GHM chamoniard et au GDJ toulousain, dans le but de porter haut les couleurs pyrénéistes, il exerce la fonction clairement établie de séparer les pyrénéistes des autres, de ceux qui n'ont pas le niveau technique, le positionnement éthique ou la sensibilité montagnarde nécessaire pour faire d'eux des pyrénéistes. Cette volonté distinctive explique aussi quelques-uns des débats qui ont passionné pyrénéistes et alpinistes et fait couler beaucoup d'encre : « faut-il brûler les refuges » (Source – Magnone, 1964), pour ne réserver la montagne qu'aux initiés méritants et en éloigner la masse touristique ; et « faut-il utiliser les moyens d'escalade artificiels ? » (Source – Ollivier, 1949) qui, en éloignant le pyrénéiste de l'authenticité du contact avec la paroi, le rapprocheraient de l'alpiniste.

L'explication fonctionnaliste ne saurait pourtant suffire à résumer les débats auxquels ont donné lieu ces questions, ni même qu'elle pourrait réduire la richesse des textes produits à cette occasion. N'est-ce pas le propre de toute association que de permettre à ses membres de se distinguer ? Est-ce pour autant que l'on peut épuiser le sens du pyrénéisme derrière cette volonté distinctive ? Prendre au sérieux les arguments avancés par les pyrénéistes permet de comprendre le pyrénéisme comme une construction sociale faite à mi-chemin entre un milieu et des hommes.

UN RAPPORT A LA MONTAGNE ENTRE PROXIMITE ET DISTANCIATION

Le pyrénéisme n'est pas une identité héritée, mais une identité élective : on ne naît pas pyrénéiste comme on naît pyrénéen ; on choisit et on mérite de devenir pyrénéiste. On pourrait presque dire que pendant longtemps, pyrénéistes et Pyrénéens ont été deux entités antinomiques. Louis Le Bondidier, créateur du Musée Pyrénéen, écrit ainsi au début du XXe siècle que « pour devenir pyrénéiste à l'état parfait, il est à peu près indispensable de n'être point né Pyrénéen »[18]. Comment comprendre cette citation ? De deux manières de notre point de vue : d'abord en la prenant littéralement et en considérant qu'effectivement, peu de pyrénéistes sont Pyrénéens ; ensuite en l'analysant plus métaphoriquement, et en voyant le pyrénéisme comme une distanciation et un « choix de vie ».

Louis Le Bondidier produit sa citation à l'occasion d'une classification de type entomologiste des pyrénéistes, distinguant ces derniers tels des sous-espèces en fonction de tel ou tel critère. Il trouve qu'un des critères commun à toutes les sous-espèces de pyrénéistes est l'extériorité aux Pyrénées. Depuis, cela s'est confirmé, et rares sont ceux parmi les membres actifs du GPHM qui sont nés dans les Pyrénées ; Parisiens, Bordelais, Orthéziens, Palois, Tarbais, Toulousains… telles peuvent être les appellations d'origine de ceux qui se sont reconnus pyrénéistes. Cela peut s'expliquer par une certaine distinction sociale : les Pyrénéens, au début au moins, sont les guides ou les porteurs ; et même si ce sont eux qui de fait réalisent les premières, les grandes courses, ils n'en ont pas l'initiative ou n'ont pas su faire connaître leurs réalisations ; ils sont condamnés à l'oubli, ou aux rôles secondaires (Loux, 1988). Au fur et à mesure du temps, cette distinction se maintient.

Mais ce débat sur l'origine géographique perd peu à peu du sens, au fur et à mesure que les vallées se peuplent de migrants et que les identités électives permettent à tel habitant d'une ville de piémont de se définir Pyrénéen, ou même à un Parisien de se définir comme un Pyrénéen en exil. L'importance de la distinction entre Pyrénéens et pyrénéistes s'estompe, les pratiquants de la montagne, et même ceux qui se déclarent pyrénéistes, vivant aujourd'hui dans les vallées. Enfin, et surtout, c'est un phénomène très classique que d'avoir eu, dans toutes les montagnes, une distinction entre les montagnards et les sportifs en quête de sommets : que l'on songe aux alpinistes d'hier, aux

[18] Louis Le Bondidier, 1907.

himalayistes ou aux andinistes d'aujourd'hui, qui sont très rarement originaires de leur montagne éponyme (Lejeune, 1988 ; Valla, 1987 ; Collomb, 1988).

Si la distinction entre Pyrénéen et pyrénéiste nous semble devoir être analysée, c'est qu'elle fonctionne surtout à un niveau métaphorique, de la même manière qu'H. Lefebvre, se mettant en scène comme dialoguant avec un double de lui-même dans l'ouvrage qu'il a écrit sur les Pyrénéens (Lefebvre, 1965), écrit qu'un lien spécial l'unit aux Pyrénées :

> « Je pense que ce lien ambigu me met en bonne position pour comprendre ce que d'autres, trop attachés ou trop enracinés, ou trop détachés et déracinés, ne peuvent pas comprendre. (…) Je ne connais rien de mieux au monde que cette région. Il me semble que personne ne la connaît mieux que moi. Je l'ai parcourue dans tous les sens et par tous les moyens. J'en sais les forces et les faiblesses, les qualités et les défauts, les horizons et les bornes. Remarque bien, Olivier, comment en parlant il m'arrive de passer des termes qui qualifient la terre à ceux qui découvrent l'humain (…). Ce pays, je le connais mieux que les gens qui l'habitent précisément parce que je l'ai quitté »[19].

Écrivant cela, Henri Lefebvre se place dans une position qui, selon N. Entrikin et V. Berdoulay (2007), lui permet de « donner une cohérence à cette région si diversifiée. (…) Il passe d'une vue de nulle part, de l'intérieur à l'extérieur. Son point de vue utilise la variabilité géométrique offerte par sa position pour donner une unité aux différentes parties qui constituent cette région. Les Pyrénées ont, dans le texte, un double rôle, à la fois comme objet géographique et comme élément entrant dans la formation du sujet géographique »[20].

C'est le même processus de subjectivation et d'objectivation des Pyrénées qui nous semble à l'œuvre dans le mouvement pyrénéiste. Ces hommes ont une intimité avec la montagne qui leur est permise, justement, parce qu'ils lui sont extérieurs ; de même, ce sont eux qui confèrent à la diversité des paysages pyrénéens leur identité, leur unité de montagne Pyrénées, en même temps que cette dernière leur confère une identité. Cette dualité sujet-objet appliquée aux Pyrénées peut même permettre d'opposer deux historiens des Pyrénées, Henri Beraldi et Joseph Ribas. Ramond de Carbonnières, parce qu'il est le premier à avoir écrit spécifiquement sur les Pyrénées, les aurait inventées selon Henri Beraldi. Mais Joseph Ribas propose, en conclusion de son ouvrage, « d'inverser le discours, de prendre à contre-pied Beraldi et d'affirmer : "Les Pyrénées ont inventé Ramond !" Primauté du terrain sur l'homme »[21]. De fait, les deux propositions ne sont pas si opposées qu'elles le paraissent si l'on considère que le sujet fait autant l'objet que l'objet fait le sujet – ou, pour reprendre les termes d'H. Lefebvre justement, que « les hommes se forment en donnant forme à ce qui les environne »[22].

Un élément essentiel apparaît au fil du texte qui précède, comme médiatisant les rapports au milieu et temps (à leur histoire) des pyrénéistes : le récit.

RECIT ET RAPPORT AU MILIEU

Serge Briffaud a bien montré le rôle que joue le récit dans la construction du paysage montagnard (Briffaud, 1994), en particulier l'utilisation de certaines figures de style (Debarbieux, 1995). Cela est particulièrement vrai dans le cas du pyrénéisme. Non seulement le récit fait entrer le pyrénéiste dans l'histoire, mais il médiatise son rapport au milieu. En effet, tout acte pyrénéiste majeur s'accompagne d'un récit. L'inverse est d'ailleurs vrai : tout acte n'ayant pas fait l'objet d'un récit n'existe tout simplement pas aux yeux de cette histoire. Nombreux sont les pyrénéistes qui, se croyant auteurs de « premières » ascensions, découvrent au sommet la trace d'un bivouac laissée par un berger ; ou qui ne réalisent l'ascension qu'après que leurs guides l'aient eux-mêmes réalisés la veille ; ou qui enfin doublent le premier auteur d'une voie en faisant le premier récit... d'une ascension qui, bien que n'étant qu'une répétition, apparaît dès lors comme une première. Car c'est bien à celui qui en a fait le récit que revient le mérite d'une première ascension. Ainsi de la première ascension du Vignemale,

[19] Henri Lefebvre, 1965, p. 21.
[20] Nicholas Entrikin et Vincent Berdoulay, 2007, p. 145.
[21] Source – Joseph Ribas, 1998, p. 132.
[22] Henri Lefebvre, *op. cit.*, p. 27.

réalisée le même été d'abord par deux guides, puis par une dame (Ann Lister) accompagnée des mêmes guides puis par le Prince de la Moskova, encore accompagné par les mêmes guides qui, pour augmenter le prix de la course, assurèrent à l'homme qu'il réalisait une première.

> « Trois premières pour un grand Pic ! La palme revient au Prince qui se hâta de publier le récit de son ascension dans la revue des Deux-Mondes ce qui, ajouté au prestige de son nom, consacrait son exploit »[23].

Si Joseph Ribas explique ces manquements à la chronologie des faits par le caractère indiscutable de la trace écrite (« Le récit prime la trace et l'empreinte s'efface sous l'indélébile écriture qui, seule, signe la paternité de la course »[24]), force est de constater que pour le pyrénéiste, l'écrit et, plus généralement, la sublimation dans une forme d'art (littéraire, mais aussi picturale ou photographique) de l'expérience vécue apparaît comme le complément indispensable de la pratique montagnarde. Voulant louer les qualités de R. Ollivier, les frères Ravier ne disent-ils pas que celui-ci « manie aussi bien le Verbe que le Piolet ». La force du « Verbe » peut s'expliquer par plusieurs raisons, à commencer par le fait qu'elle donne sens à l'expérience, à l'histoire, à l'espace et, finalement, au pyrénéisme lui-même. Rédigeant la *Préface* du *Petit précis de pyrénéisme* de Joseph Ribas, Christian Galau et Jean et Pierre Ravier illustrent parfaitement ce fait.

> « L'épopée du Pyrénéisme dévoilée en entier, d'un coup, en un tour de plume par Joseph Ribas. Au jour le jour, nous puisions au hasard dans cette histoire, avec le secret bonheur d'y retrouver des références propres à stimuler nos envies, à satisfaire nos enthousiasmes. Nous avions certes une vue d'ensemble des diverses chronologies ou hiérarchies des faits et gestes, des réussites, des échecs qui constituent l'histoire deux fois séculaire de nos chères montagnes. Et soudain, la révélation par ce Précis d'une ordonnance, d'une logique, d'une identité qui confinent à la personnification… les Pyrénées incarnées, devenues existence, être vivant à travers leur histoire : le Pyrénéisme… »[25]

Cette citation révèle de nombreux aspects de l'écrit : c'est lui qui donne sens et cohérence non seulement au pyrénéisme, mais aussi aux Pyrénées elles-mêmes[26]. Forme de constructivisme qui fait démarrer l'histoire des montagnes avec celle du mouvement pyrénéiste et confère à ces dernières une identité. Autant, donc, les pyrénéistes prennent-ils sens par les Pyrénées, autant ce milieu prend-t-il sens par ces derniers – et par le biais de l'écriture. Le milieu, de fait, n'existe que parce que l'écrit lui attribue une existence. Mais évidemment, il lui attribue une existence particulière, car il médiatise selon certaines normes le rapport homme / milieu.

Le regard pyrénéiste est assez construit et médiatisé par un certain rapport aux écrits des anciens. Deux champs lexicaux se retrouvent au fil des âges dans les descriptions pyrénéistes. D'un côté, on trouve une description de la montagne en faisant un lieu proche de l'enfer ; de l'autre, au contraire, une féminisation de la montagne. Ces deux champs lexicaux sont très marqués par le romantisme, période à laquelle les Pyrénées, alors connues pour leurs villes d'eau où séjournent nombre de fondateurs de ce mouvement, sont un haut lieu du romantisme (Fourcassié, 1940 ; Briffaud, 1994). Henri Russell est sans doute un des grands noms qui introduisit le romantisme dans la description pyrénéenne ; c'est lui qui est à l'origine des deux champs lexicaux cités :

> **Champ lexical de l'enfer** : Henri Russell, parlant d'une ascension aux Gourgs Blancs : « Nous arrivions dans une espèce de Sahara de neiges et glaces fortement crevassées, où l'éclat du soleil était insupportable. Devant nous se dressait notre ennemi, comme un écueil néfaste au milieu de la mer. Après l'avoir longtemps dévisagé, nous attaquâmes un des couloirs qui le déchirent du haut en bas, à de tels angles que la neige ne saurait s'y attaquer. Mais ce n'est pas sans peine que nous franchîmes le gouffre noir et sans fond qui séparait les rochers de la glace. (…) Le plus grand peintre du monde serait assez embarrassé si on lui commandait un paysage avec défense d'y mettre autre chose que de la neige et des rochers. Cela suffit pourtant à la nature pour arriver à des effets sublimes. Elle fait le beau avec

[23] Source – Joseph Ribas, *op. cit.*, p. 42.
[24] Source – *Ibid.*, p. 33
[25] Source – Christian Galau, Jean Ravier et Pierre Ravier, *op. cit.*, p. 9.
[26] Ce genre de référence n'est pas rare : on trouve ainsi dans la Préface de *Pyrénées – Les grandes heures du pyrénéisme, 1876-1976,* écrite par le président de la section Sud-Ouest du Club alpin français (Marc Alleaume) le texte suivant : « Ces quelques pages de l'histoire du Pyrénéisme (…) ne sont pas un palmarès, encore moins un guide, simplement un hommage à ceux qui ont inventé les Pyrénées, un cairn le long du chemin. » Marc Alleaume, « Préface », in Source – Robert Olliver et André Etchelecou, 1976.

l'horrible »[27]

Robert Ollivier, décrivant une descente en canyon dans le Pays Basque : « En vérité, des sites aussi sauvages constitueraient un cadre incomparable pour une Nuit de Walpurgis. Nul doute que Méphistophélès et sa horde de démons et de sorcières eussent délaissé la vallée de Brocken elle-même s'ils avaient pu connaître les gorges d'Holzarté. De toutes parts, des parois insurmontables nous entourent. Jusqu'au soir, nos yeux fatigués de tacles d'une horreur presque sublime ne verront que ces remparts titanesques, dressés face à face à quelques mètres les uns des autres, creusés des orifices d'innombrables cavernes, sculptés de voûtes vertigineuses, de profils pleins d'étrangetés »[28]

Champ lexical de la féminité. Henri Russell encore : « Rencontre, échange, communion qui, pour Russell, ira jusqu'à une forme de sensualité qui lui fera épouser la montagne. (...) N'y a-t-il pas là un attachement presque charnel ? L'aveu viendra : « Quelle joie ! Ce fut une des plus grandes jouissances physiques de ma vie...» Nuits folles, insensées, mais sublimes, justifiées par cette attente, cette étreinte, cet appel de la féminité de la montagne »[29].

Alfred Tonnellé ensuite : « Forcanada, ma belle fiancée, pourquoi bailles-tu si sereine et si rayonnante dans la lumière du matin? Tu parais plus belle que jamais »[30].

Patrice de Bellefon enfin : « Les Pyrénées sont farouches mais délicates, joyeuses dans leur sobriété, parfois frustres mais rarement grossières, un peu mystérieuses, éclairées d'innombrables contrastes et riches d'une prodigieuse diversité »[31].

Ces deux ensembles de citations montrent une continuité dans les champs lexicaux utilisés par ceux qui se réclament du pyrénéisme pour décrire leur montagne, ou leurs courses[32]. Évidemment, nombre de descriptions sont purement techniques, mais quand elles sortent d'un tel style, elles recourent le plus souvent à des champs lexicaux romantiques. Cela est courant dans l'esthétique montagnarde : « l'oxymoron romantique des sublimes horreurs servira souvent au XIXe siècle à caractériser le spectacle montagnard »[33]. Mais si le style emprunte beaucoup au romantisme, est-il pour autant, comme le dit H. Lefebvre parlant des écrits de Victor Hugo sur les Pyrénées, « le mauvais côté du romantisme »[34] ?

« [Les écrits de Hugo] brillantes descriptions conviennent [aussi bien] aux Pyrénées qu'aux Alpes, aux Andes ou à l'Himalaya ! La nature, le cosmos sont partout les mêmes. Alors le particulier tombe. Je déclare trompeuse et fuyante cette manière de mettre de côté l'homme pour plonger par l'image, ou s'imaginer que l'on plonge, dans la profondeur de la nature avant l'homme. (…) Victor Hugo use avec grandeur de la métaphore. Il saute de la partie au tout avec hardiesse, et de l'élément à l'ensemble. Sans se gêner. Le poète veut atteindre ce qui se cache par essence : la profondeur, la nature. Et ce n'est que la rhétorique. Grandiose, grandiloquente. Un peu bête quelquefois »[35].

La bêtise, selon H. Lefebvre, tient à ce que « le signifiant, c'est la montagne en général. Et le signifié, c'est la grande Âme du Monde »[36]. Car pour lui, la nature en général, sortie de son contexte, c'est-à-dire de sa création par l'homme, est une abstraction inexistante : « L'homme sans la nature n'est pas plus intéressant que la nature sans l'homme. Ce qui compte, n'est-ce pas un certain rapport

---

[27] Source – Henri Russell, 1908

[28] Source – Robert Ollivier, 1933

[29] Source – Jospeh Ribas, 1998

[30] Source – Alfred Tonnellé, 1859

[31] Source – Patrice de Bellefon, *op. cit.*

[32] Les deux champs lexicaux peuvent être mélangés, comme dans la citation suivante : « Les Pyrénées, sirène aux formes séduisantes, aux vallons verts, fleuris, piqués ça et là de pins sylvestres à l'écorce rouge clair, ornées de ruisseaux cristallins que l'on ne peut pas voir sans désirer y plonger son corps comme pour s'unir plus étroitement à cette nature ensorceleuse et quelque peu sensible, les Pyrénées endorment les énergies, suggèrent la flânerie, invitent à des promenades, voire à de petites escalades qui apparaissent comme des jeux inoffensifs, et, soudain, tout sourire effacé, elles reprennent un vrai visage de montagne, montrant les dents aiguës de leurs arêtes, les bastions puissants de leurs murailles, grondant du tonnerre de leurs chutes de pierre », Robert Ollivier, 1980.

[33] Briffaud, 1994, p. 192.

[34] Henri Lefebvre, *op. cit.*, p. 24.

[35] *Ibid.*, p. 24-25

[36] *Ibid.*, p. 25

entre eux ? Un rapport actif »[37]. La rhétorique grandiose, inspirée des romantiques et reproduite dans un style parfois ampoulé, affleure souvent dans les récits pyrénéistes. Mais elle est aussi souvent associée à une action de la montagne qui contraint l'homme et le récit qu'il fait de son aventure (voir pour le cas des Alpes Derbarbieux, 1995). Le pyrénéiste est ainsi toujours un point de vue, en même temps que cette nature est vue comme le fruit soit d'une action des pyrénéistes, quand l'histoire du mouvement donne sens à la montagne ; soit de l'action des Pyrénéens, quand la « montagne à vache » est en vue. Car le regard du berger, toujours étranger aux pyrénéistes mais reconnu pour ses œuvres, fascine souvent ces derniers. Louis Audoubert introduit en ces termes son autobiographie illustrée de montagnard :

> « L'aventure, la montagne, je les ai découvertes dès mes jeunes années. J'étais un petit berger et j'avais tout loisir de contempler les Pyrénées. Je côtoyais les cultivateurs des pentes ariégeoises et, de façon plus fabuleuse, les contrebandiers et les passeurs. C'est peut-être ainsi qu'est né l'alpiniste amateur de sensations fortes. Aujourd'hui, j'éprouve d'ailleurs autant de plaisir à regarder les travaux des champs à flanc de montagne, les remues des troupeaux, les caravanes qui franchissent les Andes ou l'Himalaya avec leurs marchandises, qu'à réaliser une grande ascension dans un engagement total. Montagne des hommes ou montagne minérale, je la regarde toujours avec amour et passion et je garde à l'esprit ces mots de Baudelaire : « Envole toi bien loin des miasmes morbides, va te purifier dans l'air supérieur, et bois, comme une eau pure et divine liqueur, le feu clair qui remplit les espaces limpides ». Au cœur des grands espaces, le plaisir ne se limite pas au seul enchaînement des gestes sur le rocher ou le miroir de la glace. La haute montagne, lointaine ou proche, comble aussi ses aspirations esthétiques et humaines »[38].

Bien des éléments synthétisant le rapport du pyrénéiste à la montagne sont présents dans ce récit. La proximité du Pyrénéen et la distance de celui qui a parcouru le monde, la montagne minérale et la montagne humaine, l'amour de l'engagement et l'intérêt pour la montagne à vache, la poésie et même la distinction au commun des mortels qu'elle permet. Et si Louis Audoubert se qualifie ici « d'alpiniste », c'est sans doute plus pour associer ce terme aux « sensations fortes » et marquer le lien étroit qui doit unir les « sensations fortes » à la montagne sous toutes ses formes.

Ce récit comme les autres fait apparaître les pyrénéistes comme construisant un discours qui médiatise le rapport à la montagne, et qui, pour reprendre les termes même de pyrénéistes cités plus haut, « fait exister les Pyrénées ».

LE PYRENEISME EST UN POSSIBILISME

La place du récit dans le pyrénéisme fait écho à certaines théorisations du discours. Considérons que puisque ces discours décrivent et donnent sens à une pratique et une perception humaines d'un milieu naturel, ce sont des discours géographiques. Et suivons ce que V. Berdoulay écrit de tels discours[39] :

> « Tout un arsenal de techniques langagières, toute une rhétorique, sont mises à contribution pour construire un [discours scientifique] qui vise à convaincre. Pratique et discours sont intimement liés, comme deux versants d'une même réalité. Le discours scientifique produit des connaissances, mais il constitue aussi un discours sur la façon de les produire et sur les moyens à utiliser. Ce faisant, il contribue à créer son propre objet. (…) Rien de plus clair en géographie. Le discours géographique s'appuie certainement sur des outils techniques qu'il a induits ou bien reçus d'autres disciplines. Mais, dans une perspective plus large, on sait qu'il s'est forgé comme partie prenante du dimensionnement et de l'humanisation de la surface terrestre, c'est-à-dire de cette création d'une "deuxième nature" dont parlait Cicéron, environnement profondément transformé et organisé par l'homme. Discours et pratiques géographiques sont dans une symbiose qui fait qu'il est illusoire de considérer comme dissociées une histoire de la pensée géographique et une histoire de l'action géographique. (…) On est donc en droit de considérer le discours géographique comme une instance de production de sens, vu que ses catégories échappent – au moins en partie – à une réalité qui lui serait préexistante »[40].

De fait, on ne peut que trouver des parallèles entre le discours géographique dont parle

---

[37] *Ibid.*, p. 26.

[38] Source – Louis Auboubert, *op. cit.*, p. 7-8.

[39] Vincent Berdoulay parle lui de discours scientifiques. Mais il nous semble que le rapprochement peut aisément être fait.

[40] Vincent Berdoulay, 1988, p. 9

V. Berdoulay et le discours pyrénéiste que nous étudions : les deux visent bien, sur une base palimpsestique, à donner une âme, une identité propre, à une réalité, voire à faire advenir cette réalité. C'est cette action de construction sociale de la réalité qui, en retour, confère une identité aux pyrénéistes.

Cela est particulièrement visible dans le discours montagnard parce que la relation qui unit un alpiniste (ou grimpeur) à la montagne n'est pas vécue comme une domination de la montagne par l'homme, mais comme une relation duale, où montagnard comme montagne sont actifs. Certes, les récits de montagne tournent souvent autour des exploits, le plus souvent sportifs, du narrateur. Mais ce dernier, tel un marin, reconnaît toujours la « force de la montagne », les différents obstacles qu'elle a opposés au montagnard, non seulement par ses parois ou ses couloirs, mais aussi par sa vie : chute de pierres, météorologie, etc. La montagne apparaît, dans ces récits, comme une entité vivante. C'est contre cet « objet actif » que le montagnard doit, selon les champs lexicaux, se battre, ou avec lequel il doit composer, voire faire corps. Dans les récits pyrénéistes, ce fait se retrouve bien entendu, mais sublimé par les deux champs lexicaux déjà soulignés – celui de la victoire sur les enfers ou celui de la conquête d'une femme particulièrement farouche.

De ce fait, les récits montagnards en général, pyrénéistes en particuliers, nous paraissent pouvoir être analysés comme des récits possibilistes – au sens que donne à cette expression V. Berdoulay :

> « Parmi les possibilités offertes par la nature, l'homme fait des choix en fonction de ses capacités, de ses valeurs et de son héritage culturel. Ce n'est pas un possibilisme radical car d'une part la nature présente des contraintes et est véritablement active, et d'autre part l'homme agit en fonction de ses propres structures mentales qui orientent la façon dont il va s'immiscer dans le tissu complexe du milieu naturel. Le possibilisme est en somme toute une problématique de l'interaction homme-nature plutôt qu'une recherche d'un déterminisme unilatéral d'une entité sur l'autre. L'initiative humaine ne se réalise que dans et par la nature. L'homme tire parti des possibilités que lui offrent les milieux pour construire des formes de civilisation, des genres de vie et des paysages humanisés, s'efforçant de répondre à ses propres finalités. L'adaptation de l'homme à son milieu n'est donc point passive, mais plutôt active, ou mieux créatrice »[41].

On retrouve bien dans cette description le rapport particulier qu'entretient le sportif de montagne (et pas seulement le pyrénéiste, mais aussi l'andiniste, l'himalayiste, etc.) au milieu : son action est évidente, mais l'action du milieu l'est tout autant. Évidemment, le rapport au milieu n'est pas imposé par la forme de la montagne, ce qui serait une forme de déterminisme. Le Pyrénéisme, ainsi que le suggère Patrice de Bellefon dans une citation ci-dessus, serait permis par la forme particulière de la montagne pyrénéenne~~s~~ : les Pyrénées, en offrant une physionomie particulière, ouvriraient l'esprit à la poétique de l'espace. Pourtant, le seul fait que tous ceux qui pratiquent l'alpinisme dans les Pyrénées ne soient pas des pyrénéistes, et qu'inversement tous les Pyrénéens ne soient pas des pyrénéistes, suffit à contredire cet argument. C'est ce que confirme une lecture attentive de la citation de Patrice de Bellefon : la montagne pyrénéenne n'induit rien en elle-même ; elle laisse juste l'esprit libre, c'est-à-dire libre de choisir ; elle apparaît au contraire comme libérant le pratiquant d'un regard techniciste ou marqué par la difficulté ; elle rend possible d'autres regards. Ainsi, le déterminé n'est pas celui que l'on croit ; ce serait l'alpiniste qui, aveuglé par les difficultés de sa montagne, ne pourrait agir autrement que comme un sportif de haut niveau. Le pyrénéiste, lui, apparaît comme libéré, ouvert à toutes les pratiques que lui permettrait sa montagne…

Cet hymne au pyrénéisme, précisons-le, n'est pas plus exact que l'attitude qui consisterait à qualifier l'alpiniste de déterminé : personne n'est obligé, dans les Alpes, à choisir des itinéraires de difficulté, et le choix d'un itinéraire de difficulté n'interdit pas une attitude de contemplation – les nombreux récits d'ascension en sont la preuve. Entre les deux opposés que seraient les deux perspectives déterministes, le déterminisme social et le déterminisme naturel, se trouve un juste milieu que l'on peut qualifier, dans une certaine tradition géographique héritée du vidalisme (Berdoulay, 1988), de possibiliste.

Car la véritable originalité du pyrénéisme par rapport à l'alpinisme n'est sans doute pas dans le rapport au milieu (car tout récit alpinistique donnait à la montagne une identité et une activité, la

[41] *Ibid.*, p. 78

distinguant du simple support de pratique), mais plutôt dans la forme particulière de médiation du rapport au milieu, en fonction d'une culture propre à ce groupe autoconstruit et dont nous avons voulu retracer les grands traits. Certes, être pyrénéiste ne signifie pas (toujours) adhérer à cette vision très marquée par le romantisme de la montagne. Mais cela revient à accepter qu'un milieu naturel médiatise une identité personnelle – qu'elle puisse servir à distinguer de part la pratique, la lecture et l'écriture.

CONCLUSION

La double fonction distinctive du pyrénéisme (distinction par rapport aux alpinistes et par rapport au touriste) peut être interprétée non pas uniquement comme le signe d'une stratégie identitaire, mais comme un rapport particulier établi par les pyrénéistes entre le milieu – les Pyrénées – et leur groupe social.

Le pyrénéisme apparaît comme un certain possibilisme : c'est un milieu géographique qui assure, au moins symboliquement, la cohérence d'un groupe composé de membres aux origines sociales – et parfois même nationales – diverses ; l'adhésion au pyrénéisme est un choix encadré (n'est pas pyrénéiste qui veut), que la pratique de la montagne ne saurait imposer, choix qui peut façonner, par le recours à l'histoire et à une certaine forme de récit, le regard personnel.

Le milieu et l'homme sont intrinsèquement liés dans le pyrénéisme. Par-delà les époques et les groupes sociaux, on assiste bien à une identification à un milieu particulier, auquel les pyrénéistes donnent sens et qui reçoivent, en échange, du sens. L'intermédiation entre la nature et l'homme est assurée ici par un groupe social aux références identitaires fortes, assurant un discours relativement cohérent et fondé, avant tout, sur des références historiques et artistiques. Les pyrénéistes subliment le milieu dans lequel ils pratiquent leur activité par un référent identitaire et culturel qui permet à la fois de transcender la diversité des origines et la diversité des lieux de pratiques.

La distinction par rapport aux Alpes ou aux touristes n'agit pas en tant qu'élément « réel », décrivant une différence objective, mais comme un référent identitaire permettant au groupe de se fonder : le touriste, comme l'alpiniste, agissent comme personnes théoriques, comme épouventards dotés d'une faible réalité mais permettant au groupe de se structurer. De même, la référence à l'histoire et aux valeurs fortes des pyrénéistes contemporains agissent comme des éléments structurant le rapport de l'homme au milieu.

Dès lors, qu'en est-il de l'originalité pyrénéiste ? Elle est bien évidemment, objectivement, sujette à question. On trouvera dans les Alpes autant d'amoureux de la montagne et de la sociabilité qu'elle permet que dans les Pyrénées. L'originalité pyrénéiste existe cependant dans un rapport particulier crée au milieu par la médiation d'une culture issue du romantisme et des Lumières et qui continue à se développer sous différents angles – culture qui participe, autant que d'autres, à choisir dans le milieu pyrénéen les éléments qui (re)créent les Pyrénées des pyrénéistes.

Sources

AUDOUBERT Louis, *Horizons partagés*, Toulouse, Milan éditions, 1993.

BERALDI Henri, *Cent ans aux Pyrénées*, Reédition 2002, Princi Negue, 1898-1904.

RIBAS Joseph, 2006, *Petit précis de pyrénéisme*, Toulouse, Editions Loubatières.

DE BELLEFON Patrice, *Les Pyrénées – Les cent plus belles courses et randonnées*, Paris, Éditions Denoël, 1976.

LE BONDIDIER Louis, « Variations sur des thèmes pyrénéistes », *Revue philomatique*, n° 2, 1907.

MAGNONE Guido, « Faut-il brûler les refuges ? », *La revue pyrénéenne*, n° 127, 1964.

MUNSCH Rainier, RAVIER Christian, THIVEL Rémi, *Passages pyrénéens*, Pau, Éditions du Pin à Crochets, 1999.

OLLIVIER Robert, « Escalade artificielle et sentiment montagnard », *Altitude*, n° 13, 1948.

OLLIVIER Robert, « La première descente du canyon d'Holzarté-Olhadibie », *La montagne*, 1933.

OLLIVIER Robert, *Le Pic d'Ossau – Impressions et récits*, Genève, Slatkine, 1980.

OLLIVIER Robert (ed.), *Pyrénées occidentales II. Vallée d'Ossau*, Pau, Maison de la cartographie et du tourisme, 1990.

OLLIVIER Robert, ETCHELECOU André, *Pyrénéisme 1876-1976 – Les grandes heures du Pyrénéisme,* Bordeaux, Club alpin français, section du Sud Ouest, 1976.

RAVIER, Jean et Pierre, « Chronique 1969 », *Altitude*, 45, 1969, p. 55-112.

RAVIER Jean et Pierre, « Hommage à P. Cazalet », *Pyrénées*, n° 225, 2006.

RUSSELL Henry, *Souvenirs d'un montagnard*, Reédition 1930, Toulouse, Privat, 1908.

SCHRADER Franz, *Pyrénées*, Toulouse, Editions Privat, 1939.

TONNELLE Alfred, *Trois mois dans les Pyrénées et le Midi de la France*, Reédition 1977, Pau, Les amis du livre pyrénéen, 1859.

Bibliographie

BERDOULAY Vincent, *Des mots et des lieux*, Paris, CNRS éditions, 1988.

BERDOULAY Vincent, dir., *Les Pyrénées, lieu d'interaction des savoirs (XIXe-début XXe)*, Paris, Editions du CTHS, 1995.

BERDOULAY Vincent, ENTRIKIN J. Nicholas, « The Pyrenees as place : Levebvre as guide », *Progress in human geography*, 29, 2, 2005, p. 129-147.

BOURDIEU Pierre, *La distinction*, Paris, Editions de Minuit, 1985.

BRIFFAUD Serge, *Naissance d'un paysage*, Toulouse / Tarbes, AGM / CIMA, 1994.

BROC Numa, *Les montagnes du siècle des lumières*, Paris, Éditions du comité des travaux historiques et scientifiques, 1991.

CHADEFAUD Michel, *Aux origines du tourisme dans les Pays de l'Adour*, Pau, Presses de l'université de Pau, 1988.

COLLOMB Gérard, *Du bon usage de la montagne*, Paris, L'harmattan, 1988.

DEBARBIEUX Bernard, « Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique », *L'Espace géographique*, 2, 1995, p. 97-112.

FOURCASSIE Jean, *Le romantisme et les Pyrénées*, Paris, Gallimard, 1940.

LACROIX Jean, « L'évolution du sentiment de la montagne dans la littérature, des lumières au romantisme », *Le monde alpin et rhodanien*, n° 1-2, 1988, p. 205-224.

LEFEBVRE Henri, *Pyrénées*, Reédition 2000, Pau, Éditions du Cairn, 1965.

LEJEUNE Dominique, *Les alpinistes en France à la fin du XIXe et au début du XXe siècle (vers 1875-1919). Étude d'histoire sociale, étude de mentalité*, Paris, CTHS, 1988.

LOUX Françoise, *Guides de haute montagne, mémoire et passions*, Grenoble, Didier Richard, 1988.

MAYOUX Philippe, « Ramond et la découverte des Pyrénées », in Vincent BERDOULAY (ed.), *Les Pyrénées, lieu d'interaction des savoirs (XIXe-début XXe)*, Paris, CTHS, 1995, p. 20-30.

SAULE-SORBE Hélène, « Les Pyrénées, marches et démarches de peintres », in Vincent BERDOULAY (ed.), *Les Pyrénées, lieu d'interaction des savoirs (XIXe-début XXe)*, Paris, CTHS, 1995,

p. 98-113.

SAULE-SORBE Hélène, DE BELLEFON Renaud, « À la recherche du pyrénéisme », in André LEVY (ed.), *Le dictionnaire des Pyrénées*, Toulouse, Privat, 1999, p. 678-683.

VALLA François, « Principaux résultats d'une enquête sur la pratique des sports de montagne », *Revue de géographie alpine*, 75-2, 1987, p. 183-196.